

morale chrétienne, il est impossible de ne pas lui adjuger cette conclusion.

Le moraliste, il en est sans doute consolé d'avance, ne sera pas couronné par les praticants de la littérature pour l'argent ; il est exposé à ne pas rallier les suffrages de cette société civilisée et tolérante qui se délasse et se délecte à la lecture de poésies et de romans, où s'épanouit, dans la plénitude, l'immoralité foncière à laquelle les auteurs donnent, avec un art étrange et perfide, un parfum d'esprit raffiné.

A la littérature nationale et populaire du cycle de Charlemagne représentée par les nobles poèmes qui s'appellent la *Chanson de Roland*, le *Poème du Cid*, les *Nebelungen*, succéda le cycle des *Chevaliers de la Table ronde*, c'est-à-dire la littérature mondaine et aristocratique des romans de chevalerie. L'unique sujet de ces romans, c'est l'amour, mais l'amour coupable ; un roman, s'il n'avait pivoté sur l'adultère sempiternel, eût manqué de charme pour la société galante et raffinée qui faisait ses délices des aventures de *Lancelot du Lac*, de *Perceval-le-Gallois*, et d'*Ogier-le-Danois*. Cependant l'imagination chevaleresque d'un Chrestiens de Troyes, d'un Huon de Villeneuve, d'un Adnez gardait, jusque dans ses conceptions les plus extravagantes, un quelque chose de noble et de fier, un quelque chose d'une aspiration sincère à un idéal chimérique peut-être, élevé toutefois.

Au cycle du roi Artus et à celui de Louis XIV a succédé le cycle de la littérature pour l'argent, qui, pour être extravagante, n'a rien de chevaleresque. Par le genre qu'elle a adopté, par les sujets qu'elle conçoit, par les mœurs et les situations des personnages qu'elle fait parler et agir, elle pivote à son tour, sur l'amour coupable, l'adultère sempiternel, sans racheter son abjection par un quelque chose de noble et de fier ; car tout y est bas et sordide ; pas un quelque chose d'aspiration sincère à un idéal chimérique peut-être, élevé toutefois, car il n'y a qu'une volupté sensuelle, bestiale. Plus il y a d'adultères, de gredins, de coquines et de scélérats impunis qui remuent là-dedans, plus cette littérature rapporte d'écus à ses auteurs.

« Combien, dit le P. Delaporte, nous sommes loin du temps où Boileau donna tous ses ouvrages aux libraires, et à qui les éditeurs ne payèrent « jamais un seul » de ses poèmes.

Labruyère se contentait de l'honneur. Il fit cadeau de son manuscrit « au libraire Michalet, qui en retira une somme ronde de deux ou trois cent mille francs. L'auteur des *Caractères* pouvait le